

CHARLES VILDRAC ET COLETTE VIVIER OU LE TEMPS RETROUVÉ

par Marc Soriano

*Pour accomplir une âme lumineuse entre toutes
Entre toutes plaisante,
Qui sait l'amour qu'il faut
Et les étapes dans la nuit
Et les victoires sur la mort ?
Et qui sait quel trésor, comme un fruit unique,
Mûrit depuis toujours en tout enfant qui passe ?*

« Élégie à Henri Doucet », dans *Chants du Désespéré* de Charles Vildrac

J'ai eu la chance de les connaître tous les deux, de les interviewer pour le numéro spécial de la revue « Enfance » sur la littérature de jeunesse en 1956 et, à partir de là, d'entretenir avec eux une longue correspondance.

Ils étaient aussi différents que possible. Charles Vildrac pince-sans-rire, souvent farceur, avec de brusques envolées lyriques, Colette Vivier timide, émotive, meurtrie et soudain forte, claire et décidée lorsqu'elle était amenée à s'expliquer sur ses intentions. Différents donc. Et pourtant, sans se concerter, ils avaient répondu à peu près de la même façon à ma question : Pour quelles raisons et dans quelles circonstances avez-

vous décidé d'écrire pour les enfants ?

Charles Vildrac : « [...] *Je me sens très « gosse », de plain-pied avec les enfants. J'ai, je crois, la faculté de « me mettre dans leur peau ». Je joue volontiers avec eux. Autre explication : je suis myope, cela me rend attentif aux petits détails et rend ma manière de sentir proche de celle des enfants. Bien entendu, je ne choisis pas par hasard entre les détails, mais on a toujours remarqué que j'évoque les caractères avec le minimum de circonstances extérieures.* »

Colette Vivier : « *Sans doute parce que j'aime (les enfants) et parce que je me souviens de mon enfance. A mon avis, on ne peut écrire un bon livre pour les enfants si*

L'on reste à l'extérieur de leur monde. Pour y entrer, pour y rentrer plutôt, on doit rejoindre sa propre enfance, afin d'être de plain-pied avec ses personnages et d'en arriver, à mesure que l'histoire se déroule, à se laisser entraîner par eux. Pas de psychologie. Chaque héros ne doit révéler son caractère que par ses paroles et par ses actes. Pas d'impressions de nature, mais des descriptions courtes, précises, concrètes, pour donner aux enfants l'envie d'observer à leur tour. Une intrigue serrée qui les tienne en haleine et leur fasse dire, à la fin de chaque chapitre : Et après ? Des conclusions heureuses, ou, tout au moins, ouvertes sur l'avenir, une justice inflexible et jamais de morts, car la mort aussi est pour eux une injustice ».

Un pari impossible

Ces réponses sont datées. Dans celle de Charles Vildrac, on notera le mot « gosse » qui nous renvoie au temps de Poulbot, de la « Belle Epoque », de la fondation du mouvement de l'Abbaye par Charles Vildrac et Georges Duhamel, et de l'après guerre 1914-1918. Dans celle de Colette Vivier, on remarquera le tabou sur le thème de la mort, caractéristique des années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale.

La psychanalyse nous a appris aussi que « rejoindre sa propre enfance » est presque impossible. Nous sommes trop englués dans nos soucis, nos besoins et nos intérêts adultes et nous n'y parvenons que par éclairs, par l'interprétation des rêves ou par le rêve éveillé, dans ce voyage au long cours qu'est une cure analytique.

Et pourtant quelques artistes sont parvenus à gagner ce pari impossible : Proust en retrouvant les chemins de traverse qui mènent du temps perdu au temps retrouvé, d'autres écrivains, plus modestes, par un accès plus direct et presque immédiat à leur enfance qui les met, en effet, de plain-pied

avec l'enfance. *L'Île Rose*, *La Colonie* de Charles Vildrac, *La Maison des Petits Bonheurs*, *La Porte ouverte* de Colette Vivier, pour ne citer que ces titres-là, malgré le temps passé, n'ont pas une ride. Mettez les entre les mains d'un enfant-lecteur d'aujourd'hui, vous verrez à quel point Tifernand et Aline parlent le langage des jeunes des années 90, celui qui ne vieillit pas, celui du cœur.

Mais ce langage du cœur, en quoi consiste-t-il ? N'est-ce pas là se référer à l'optimisme de l'Évangile « Tant que vous ne serez pas pareils à des enfants ». Faut-il ignorer l'amère description de La Bruyère (*Les Caractères*, section de l'Homme, 48 à 54) « Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne voit que l'instinct, à la manière des animaux et dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige [...] Les enfants n'ont ni passé ni avenir et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent [...] Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés, ils rient et pleurent facilement, ils ne veulent point souffrir de mal et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes ».

La seconde naissance

Le ressentiment de La Bruyère s'explique. Le très noble enfant dont il était le précepteur était atroce. Et, à son époque comme à la nôtre, il y a bon nombre d'enfants qui « sont déjà des hommes », qui ont traversé l'adolescence sans que l'élan altruiste qui la caractérise laisse de trace en eux.

La solution de Charles Vildrac et de Colette Vivier, c'est de choisir des enfants qui ne sont pas encore des hommes et qui ont encore toutes ces caractéristiques qu'il faut bien aussi reconnaître aux enfants : l'immédiate connivence avec leurs contemporains, la convivialité, l'absence de calcul, la générosité. Ce ne sont pas des héros *exemplaires*, au

sens pédagogique du mot, et ils ne font pas de « leçon » au lecteur. Ils se contentent de vivre au jour le jour, de résoudre les problèmes du moment et de devenir eux-mêmes. Ici et là, enfances retrouvées mais enrichies, transfigurées par l'expérience d'artistes adultes qui ont pris le temps d'approfondir leur amour pour le peuple.

Par les témoignages de Georges Duhamel, de Paul Maunoury et de bien d'autres de ses amis, nous connaissons l'itinéraire de Charles Vildrac : l'élan humaniste des poèmes de son *Livre d'Amour* (1910), l'aventure et les descriptions de ce phalanstère qu'était l'Abbaye, l'horreur des années de guerre qui explose dans les admirables *Chants du désespéré* (1920), la recherche d'une expression nouvelle qui l'oriente comme Bertold Brecht vers le théâtre, avec *Le Paquebot Tenacity* et lui apporte la gloire, ses prises de position courageuses à la fois contre Hitler et Staline, la part qu'il a prise dans la Résistance à la création des « Lettres Françaises ».

On comprend mieux aussi pourquoi l'artiste s'est profondément investi dans l'utopie de l'enfant du peuple, Tifernand, petit citadin découvrant la nature dans *L'île Rose* et travaillant à construire un monde meilleur dans *La Colonie*. Le talent et le don de Vildrac - et qui en font un classique - c'est ce pouvoir qu'il a d'utiliser ses souvenirs d'enfance en les revivant et en y intégrant la poésie et la sagesse de toute une vie. Autre innovation remarquable : il a compris aussi que les enfants s'intéressent beaucoup aux problèmes de la structure de la société et se posent des questions au sujet de la nôtre. A la suite de Defoë, de Swift, de Wyss, de Jules Verne, il a abordé avec audace, dans une ample fiction qui ne relève d'aucune idéologie préalable, le problème de plus en plus actuel du « contrat social » et de la démocratie. La misère du Tiers monde, la faillite des états qui se prétendaient communistes ne

signifient pas pour autant la victoire du libéralisme sauvage ou des impérialismes. D'aucuns, à l'époque et encore aujourd'hui, sont irrités par la critique du scoutisme que contient *La Colonie*. Vildrac répond qu'il visait seulement un *certain caporalisme*. Est-il besoin de rappeler que le livre date de 1930 et qu'on voyait apparaître dès cette époque une certaine dérive des mouvements de jeunesse qui, par l'intermédiaire du « culte du chef », allait aboutir aux « balillas » en Italie et aux jeunesses hitlériennes en Allemagne.

Les intentions de Colette Vivier sont plus modestes en apparence : des histoires de petites filles et de leur famille. Aline, dans *La Maison des Petits Bonheurs*, est amenée à remplacer sa mère malade et découvre ainsi les difficultés des travaux ménagers et des rapports familiaux, mais aussi que ces difficultés peuvent devenir une source de bonheurs. Dans *La Porte ouverte*, Thérèse se laisse émouvoir par la détresse de deux enfants abandonnés. Elle convainc ses parents de les adopter et l'appartement étant devenu trop petit... Mais je ne vais pas raconter ici la suite de cette extraordinaire histoire.

C'est avec de bons sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature, a dit je ne sais plus quel spirituel imbécile. On peut lui rétorquer qu'on fait aussi de la bien mauvaise littérature avec de « mauvais » sentiments ou avec une absence totale de sentiments et de talent.

Les personnages de Colette Vivier n'ont pas de bons sentiments. Ils hésitent, s'interrogent, mais ils sont parvenus à l'âge où la générosité domine et l'artiste, par petites touches, rend présente et sensible cette victoire du cœur. Là aussi, comme Charles Vildrac, Colette Vivier innove. Elle réintroduit dès 1939 dans la littérature de jeunesse l'aventure de la famille, non pas celle des classes fortunées de la Comtesse de Ségur et

de ses épigones, où ne se posent jamais les problèmes du logement et du pain quotidien, mais celle des gens du peuple. À la source de ces romans, c'est vrai, des souvenirs d'enfance, mais vivifiés par l'expérience de toute une vie et par l'influence de son mari, l'inspecteur général Jean Duval qui n'était pas seulement un grand universitaire mais aussi un écrivain d'une qualité exceptionnelle. Les livres de Colette Vivier, dans leur simplicité, reflètent la rare rencontre de la tendresse et de la culture :

*« Ce que je veux vous dire, m'écrivait-elle au moment de la parution du *Petit Théâtre*, c'est que j'avais à peu près renoncé à écrire des histoires ; depuis que je n'ai plus mon mari, j'ai consacré toutes ces années à mettre au point l'édition de son journal [...] car un choix était malheureusement indispensable pour une première publication. Après bien des tourments, les Cahiers ont paru, au début du mois dernier et lorsque j'en ai remis le texte à l'éditeur Corti, quelques mois auparavant, je suis revenue à l'enfance, comme vers un refuge. J'avais*

commencé ce roman il y a plus de dix ans, et je songeais parfois, avec un léger remords, à la pauvre Milie que j'avais abandonnée sur un terrain vague de Rouen, tout à fait perdue. J'éprouvais de plus en plus le besoin de leur assurer à tous une vie heureuse et ouverte vers l'avenir, même s'ils devaient pour cela lutter comme j'avais lutté moi-même pour de toutes autres raisons ».

Enfances retrouvées, réorientées vers la sagesse et si possible vers le bonheur. Une fois de plus, la généreuse utopie de Charles Vildrac et l'intelligente tendresse de Colette Vivier se rejoignent. Ces enfants du peuple croqués sur le vif dans les années 30, 40 et 70 présentent les craintes, les rêves et les espoirs des enfants d'aujourd'hui. Les livres dont il va être question dans ce numéro ne sont pas seulement une bouffée d'air frais. Ils sont passionnants et construits avec une rare maîtrise, un « suspense » peu ordinaire. Car Charles Vildrac et Colette Vivier, « écrivains pour la jeunesse » étaient d'abord et surtout des écrivains tout court, de grands artistes. ■